



présente

# **Mots d'enfance**

***une nouvelle inédite***

***de***

***Isabelle Marsay***

© Isabelle Marsay 2021

– Tu peux m’écrire un poème sur un hérisson ?

Je lève mon stylo et regarde ma tante, les yeux ronds.

J’ai huit ans. La gamine que je suis griffonne depuis qu’elle sait lire, ou à peu près. Des textes en prose, en vers libres, des historiettes, qu’elle raconte à ses poupées.

« Un poème sur un hérisson ? Pourquoi pas sur un mouton, tant qu’elle y est... »

C’est mon premier texte de commande. Et cette suggestion me hérissé, me choque, comme si ma tante me prenait pour un singe savant en me demandant de faire un petit tour de piste.

Je suis une fillette, recroquevillée sur sa chaise, qui ne répond rien, dans la salle à manger de sa grand-mère, tapissée de feuilles de marronniers orangées. De larges feuilles envahissantes sur un papier jauni, typique des années 70.

Je suis cette gamine qui écrit en secret, le nez en l’air, à l’affût de l’inspiration, à l’écoute des mots, de leurs pulsations, et qui veut avant tout être surprise.

Être un singe savant ou un écrivain ne me dit rien. Rien qui vaille. Je range mon stylo. Dans « écrivain », il y a cet adjectif, que j’entends très tôt : « vain ». Et ce substantif : « vanité ». RIP le hérisson de ma tante. Pas de chance : il s’est fait écraser. Fin et début de l’histoire.

Je n’écris plus pendant deux ans, peut-être trois.

À l’époque, on voit encore plein de DS dans la rue et le pape est un Pie quelque chose. Tous les volets des maisons sont marron, ma grand-mère utilise une machine Singer, et le monde ressemble à un cendrier gigantesque. Mon père roule en R12 et fume d’horribles Gauloises qui me donnent la nausée. Rien que la vue du paquet bleu... En 20 ans, il aura presque toute la gamme des Renault, avec le dernier modèle, en guise d’apothéose : une R30 GTS, avec la « clim », et des vitres fumées.

Dans la voiture, avec ma sœur, je chante avec ferveur les tubes du groupe ABBA ou de Dalida, en ouvrant les vitres et en comptant les vaches dans les prés. Les paillettes des Claudettes et leurs chorées nous font rêver : dès que ma mère a le dos tourné, on pique ses talons pour faire « Alexandrie, Alexandra », en moulinant des jambes et des bras devant le miroir de la salle à manger.

Dans la cour de l’école, à la récré, je suis toujours avec les garçons. Je joue aux billes, au foot, en shootant dans une balle de tennis qui fait office de ballon. Les chichis des filles qui se crêpent le chignon me rasent au plus haut point. On me traite parfois de garçon manqué et j’appartiens peut-être au genre « androgyne » ou au sexe « neutre » avant la lettre, qui sait...

Je passe de longues heures sur la balançoire du jardin, en chantant des ballades improvisées pour mon amoureux à sens unique :

« Un véritable moulin à paroles, cette môme ! Quelle pipelette ! », répète ma mère.

Je saoule mes parents, je saoule mes enseignants et j’apprends les conjugaisons ou les tables de multiplication grâce aux punitions pour « bavardages en classe ».

\*\*\*

« Racontez un souvenir d’enfance. »

Je maudis mon professeur de sixième en découvrant le sujet.

Je n’ai pas du tout envie de raconter ma vie, mais alors pas du tout. Seules m’intéressent la fiction, l’évasion, la transmutation du réel. Pour raconter d’autres vies que la mienne, entrer dans la peau d’autres personnages, vivre d’autres situations ; sinon, à quoi bon ?

– C’est toi qui a écrit l’histoire de... ?

La prof de français lit mes rédacs en classe puis les passe à une collègue. Je jouis donc d'une petite notoriété au collège...

Je réponds que ce n'est pas moi. Pas vraiment. Ce sont les mots. L'histoire s'est écrite à partir d'un rythme, de sonorités, toute seule. À partir de mots qui détalent, au galop, et dont je tiens à peine la bride. L'ivresse vient de là. Des mots en semi-liberté qui forment une histoire, que je découvre peu à peu. C'est ce qui me plaît, ce qui me pousse à écrire, par intermittence, des textes de toutes sortes, de mini-pièces de théâtre, des chansons, sans lien avec ma vie. Me raconter, moi, mes amis, mes émois ? Quel intérêt ? Pourquoi écrire, quand on connaît déjà la chute ?

\*\*\*

– Je ne pensais pas que tu étais comme ça !

Grand-maman a terminé mon premier roman.

L'histoire d'une femme dont l'amant de passage meurt, en plein coït, et qui cherche à renouveler l'expérience de « l'étreinte qui tue » en passant une annonce de « garde-malade ».

Elle craint pour ma santé mentale, et pour mon avenir.

Le personnage principal, forcément, c'est moi, non ?

Sa voix tremble. La famille se tait. Leur aurais-je caché un pan inavouable de ma vie ?

Ils respirent et me félicitent quand paraissent des articles dans *Le Monde*, dans *Elle*, dans le *Canard* et dans *Libé* qui parlent « d'humour noir ».

Ma famille se demande où je vais chercher tout ça, mais elle est fière de moi. Deux propositions d'éditeurs – Flammarion, Grasset – pour un manuscrit envoyé par la poste, ce n'est pas rien. Certains se posent toutefois la question : pourquoi avoir changé de nom ? « Marsay », ça fait penser un peu à « Marcel », non ? Bof, bof...

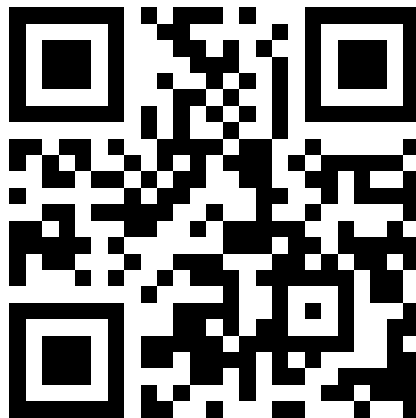
J'écris de la fiction. Avec un nom de fiction. Logique. Pas pour voir mon patronyme – et encore moins sa trombine – sur la couverture d'un livre.

Ils ignorent le pire : le pseudo auquel j'ai échappé. Celui que Raphaël Sorin, en pape de l'édition, m'avait réservé, et que j'ai refusé : « Isabelle de Clèves ». Pour un premier roman intitulé « Le poisson qui rêve »...

Quinze bouquins plus tard, j'ai toujours un peu de mal à dire que j'écris, que je publie. Sans être secrète, cette activité « d'auteure » ou de « romancière » reste discrète. Quand un livre paraît, j'ai plutôt tendance à raser les murs, à faire le dos rond. Et je nourris un rêve : être lue, sans être vue. Sans passer par les cases « salons du livre », interview, « promo ». Être un auteur fantôme. Disparaître dans mes livres, sous les mots pour passer, sans transition, d'une histoire à une autre, en changeant chaque fois de genre, de créneau.

Quinze livres après, je suis toujours cette même qui griffonne, recroquevillée sur sa chaise. Et les feuilles de manuscrits voltigent sur mon lit, dans mon salon, comme les feuilles qui ornaient la tapisserie de ma grand-mère, près de sa machine Singer ou de la cafetière italienne qui fume encore sur son réchaud...

Isabelle Marsay



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

[www.lartenchemin.com](http://www.lartenchemin.com)

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »